

ment redouble quand il n'aperçoit personne. Il saisit alors son rosaire et, tout en le récitant, il se reporte à sa maison, referme la porte sur lui et attend, plein d'inquiétude, l'événement qui semble se préparer.

A peine s'est-il remis à prier, qu'il voit sa grange se remplir d'une grande et éclatante lumière, au milieu de laquelle il aperçoit une dame vénérable, plus resplendissante que le soleil en plein midi. D'une voix douce et amicale, elle lui dit dans le dialecte propre aux Bretons : " Yves Nicolasic, ne crains point : je suis Anne, mère de Marie. Dis à ton curé que dans ce terrain, connu sous le nom de Becenno, s'élevait jadis une célèbre chapelle, la première bâtie en mon honneur par l'antique piété des Bretons. Il y a neuf cent vingt-quatre ans et six mois qu'elle fut ruinée : je désire qu'on la relève, car la volonté de Dieu est que mon nom soit honoré en cet endroit." Cela dit, elle disparaît et laisse notre paysan plein à la fois de stupeur et de consolation : car il se réjouissait à la pensée que la dévotion à la glorieuse mère Anne allait s'établir et fleurir dans les âmes. Il ne put cependant se défendre d'une vive appréhension que sa vision ne fût rejetée comme une chimère et comme le rêve d'une vieille femme en délire, ou que du moins elle ne rencontrât chez la plupart qu'une faible créance. Aussi, pendant six ou sept semaines au moins, il se tut et tint sa révélation cachée, suspendu entre l'espérance et la crainte, entre le respect humain et l'obéissance due à la secrète impulsion du Saint-Esprit. Ce temps écoulé, une seconde vision vint lui rendre le courage ; et, dans la crainte d'encourir la disgrâce et l'indignation de la sainte, il va trouver son curé et lui fait le récit sincère et fidèle de tout ce qui lui est arrivé.